

LES TRADUCTIONS FRANÇAISES DE L'INTERSECTIONNALITÉ : RACE, MONDES ACADÉMIQUES ET PROFITS INTELLECTUELS

French Translations of Intersectionality : Race, Academia, and Intellectual Profits

Évelia Mayenga*

RÉSUMÉ

À qui profitent les traductions françaises de l'intersectionnalité ? C'est la question que cet article souhaite poser en proposant une cartographie de la réception de ce concept issu du *Black Feminism* au sein du champ académique français entre 2005 et 2017. À partir de l'analyse d'un corpus de 27 textes et de leurs 1077 citations, l'article reconstitue les voyages francophones de l'intersectionnalité. Il s'intéresse aux positions des universitaires qui ont traduit et accompagné le concept, en reconstituant le réseau de leurs relations et de leurs oppositions théoriques, politiques et intellectuelles. L'article montre que la traduction comme la réception de l'intersectionnalité ont d'abord profité symboliquement et matériellement à des chercheur·se·s blanc·he·s inscrit·e·s dans la continuité du mouvement féministe majoritaire français. Paradoxalement, l'importation de ce savoir féministe noir dans le champ académique français a prolongé l'invisibilisation des pensées et des luttes noires et minoritaires francophones, et décentré l'intersectionnalité du projet du *Black feminism*, qui plaçait l'expérience vécue en tant que femmes noires au centre de la production du savoir.

ABSTRACT

To whom profited the French translations of intersectionality? This article seeks to answer this question through the sociological mapping of this Black feminist concept's reception within the French academic field between 2005 and 2017. Based on the analysis of a corpus of 27 texts and their 1077 citations, the article explores the French-speaking travels of intersectionality. It examines the academic positions of the concept's French users, analyzing their networks, relations, and their theoretical, political, and intellectual oppositions. The article shows that both the translation and the reception of intersectionality mainly profited to white researchers working within the legacy of the hegemonic French feminist movement and studies, generating both symbolic and material intellectual profits. Paradoxically, the import of this Black feminist concept within the French academic field has prolonged the invisibilisation of French-speaking Black and minority thought and struggles, decentering intersectionality from the Black feminist project to place Black women's lived experience at the center of knowledge production.

MOTS-CLÉS :

race, intersectionnalité, féminismes noirs, académie, traductions.

KEYWORDS :

race, intersectionality, Black feminism, academia, translations.

* Doctorat en cours au Centre européen de sociologie et de science politique, evelia.mayenga@gmail.com

À qui profitent les traductions françaises de l'intersectionnalité ? C'est la question que cet article souhaite poser en proposant une cartographie de la réception de ce concept issu du *Black Feminism* au sein du champ académique français entre 2005 et 2017. À partir de l'analyse d'un corpus de 27 textes et de leurs 1077 citations, l'article reconstitue les voyages francophones de l'intersectionnalité. Il s'intéresse aux positions et aux prises de position des universitaires qui ont traduit et accompagné le concept, en reconstituant le réseau de leurs relations et de leurs oppositions théoriques, politiques et intellectuelles. L'hypothèse de l'article est qu'étudier les appropriations de l'intersectionnalité permet de révéler les rapports de pouvoir et les rapports sociaux de race qui structurent le monde académique français. Traduite en 2005, l'intersectionnalité a en effet d'abord été importée comme un « outil » pour penser la race dans le monde académique, dans un contexte de conflictualisation du racisme, de l'islamophobie et de crise du féminisme. Il a particulièrement circulé dans l'espace des études féministes¹, étant d'abord traduit dans la revue *Les Cahiers du genre*, et y a engendré des luttes de définition et des oppositions entre les chercheuses se l'appropriant. Ces luttes ont également eu lieu avec et dans les mouvements sociaux, afroféministes, *queer* et féministes antiracistes, qui ont connu un renouveau important à partir des années 2010 (QTR 2016 ; Larcher 2017 ; Mwasi 2018 ; Noël 2022, 55-65). Dans un contexte français « universaliste », hostile à la reconnaissance publique du racisme (Hajjat 2021), les luttes autour de l'intersectionnalité ont ouvert un espace d'*explicitation* des enjeux raciaux qui structurent les espaces académiques, militants et politiques de sa réception.

Si l'intersectionnalité a ouvert de telles controverses, à la frontière de l'académique et du militant, c'est parce que le concept est enraciné dans un mouvement politique né hors de l'Université. Ce mouvement, le *Black feminism*, a émergé des luttes pour la Libération Noire et du féminisme dans les États-Unis de la fin des années 1960. Il s'inscrit dans la continuité des luttes des figures fémi-

nines de la résistance à l'esclavage, et revendique l'héritage des militantes abolitionnistes, des militantes pour les droits civiques et pour les droits des travailleuses. Actif jusqu'aux années 1980, le point commun des militantes et des organisations du *Black feminism* a été d'affirmer une pensée féministe noire (Collins 1990 ; Springer 2005, 7), de placer au centre de leur projet politique et théorique les savoirs et les expériences des femmes noires. Dans sa Déclaration de 1973, la National Black Feminist Organization (NBFO) constate ainsi la « nécessité d'exister en tant qu'organisation féministe noire indépendante », s'engageant à apporter « une énorme crédibilité » au Mouvement de libération des femmes, et à rappeler « au Mouvement de Libération Noire qu'il ne peut y avoir de libération pour la moitié de la race² ». En 1974, la section de Boston de la NBFO s'autonomise pour fonder le Combahee River Collective (CRC), en hommage à la militante abolitionniste Harriet Tubman, qui a risqué sa vie pour libérer plusieurs centaines de personnes esclavisées près de la rivière Combahee. Le collectif est composé de féministes noires, socialistes et lesbiennes, partageant une analyse de leur oppression en termes de lutte des classes. Ses membres écrivent une célèbre Déclaration politique en 1977, après trois ans d'actions et de réflexions. Dans ce texte, elles posent les fondements du *Black feminism* tel qu'elles le pratiquent, comme mouvement de lutte révolutionnaire contre les « systèmes d'oppression imbriqués » du capitalisme, du racisme et de l'hétérosexisme, fondé sur une politique authentique et radicale « directement issue de notre identité ». Le féminisme noir du CRC revendique une connaissance située sur l'oppression, il est un mouvement mené par et pour les femmes noires *opprimées*, et définit l'oppression en lien avec « la position de classe spécifique des femmes noires, qui sont généralement marginales dans la force de travail » (Combahee River Collective 2017 [1977], 16, 19).

Le concept d'intersectionnalité a d'abord été forgé par Kimberlé Crenshaw, dans deux articles fondateurs de 1989 et 1991, mais ses généalogies renvoient le plus souvent aux mouvements féministes noirs qui l'ont précédé (Collins et Bilge 2016 ; King 1988 ; Lewis 2013). Kimberlé

1 À défaut d'un terme faisant l'unanimité, je nomme ainsi l'espace universitaire réunissant des chercheur·se·s travaillant sur les femmes, les rapports sociaux de sexe et/ou sur le genre, dans une perspective féministe.

2 NBFO 1973, cité par Springer 2005, Appendix C. Il s'agit de ma traduction.

Crenshaw elle-même, juriste féministe noire et cofondatrice du mouvement de la *Critical race theory* (Bentouhami et Möschel 2017), a explicité son affiliation au *Black feminism* dans les textes fondateurs de l'intersectionnalité. Le premier article, publié en 1989, s'ouvre ainsi sur la citation du titre d'une célèbre anthologie du *Black feminism* : « Toutes les femmes sont blanches, tous les Noirs sont des hommes, mais certaines de nous sont courageuses » (Hull, Scott et Smith 1982). En citant cet ouvrage, Crenshaw inscrit son concept dans une épistémologie féministe noire, différente de la théorie politique du CRC. Sous sa plume, l'intersectionnalité est définie comme un cadre d'analyse critique des pensées unidimensionnelles de la domination. Elle appelle à la prise en compte simultanée du racisme, du sexisme, du capitalisme et des différents systèmes d'oppression, et fonde le savoir sur l'expérience de celles qui les vivent directement (Crenshaw, 1989).

Avec la « spectaculaire carrière » de l'intersectionnalité à l'international, des chercheuses féministes nord-américaines affiliées au *Black feminism* en sont venues à questionner les tendances des universitaires occidentaux à effacer ses origines « insurgées » (Crenshaw 2016, 32). Certaines ont souligné l'éloignement de son ancrage militant (Lewis 2013 ; Nash 2019), constatant des formes de « blanchiment » et de « dépolitisation » académiques de l'intersectionnalité (Bilge 2013). Dans les recherches francophones, cette critique s'est accompagnée d'analyses montrant la marginalisation des savoirs féministes minoritaires, produite par des courants du féminisme hégémonique des universités occidentales (Belinga, Eched et Ndengue 2019 ; Direnberger et Onibon 2022). D'autres analyses ont souligné l'effet d'invisibilisation produit par la traduction et la valorisation de concepts états-uniens, au détriment des pensées des femmes noires ou minoritaires francophones (Ait Ben Lmadani et Moujoud 2012 ; Niang et Soumahoro 2019). Cette invisibilisation des savoirs a également été constatée au sein des mouvements sociaux, comme lorsque le collectif afroféministe Mwasi s'est engagé à se réapproprié l'intersectionnalité, un des « mots qui ont été créés pour porter nos luttes » (Mwasi 2018, 30). Dans une critique que l'on retrouve aux États-Unis (Bailey et Trudy 2018 ; Collins 1990 ; Smith et al. 2021), des chercheuses et des activistes francophones ont ainsi

pointé du doigt l'appropriation de l'intersectionnalité, et l'invisibilisation des savoirs féministes noirs et minoritaires par l'académie. Elles ont constaté que les voyages de l'intersectionnalité l'ont éloignée de son centre initial : le vécu et les savoirs spécifiques des femmes noires et minoritaires, et l'ont détourné du projet politique radical du *Black feminism* en l'intégrant à des formes de féminismes académiques ou libéraux³.

Afin de comprendre l'enjeu de ces luttes, cet article propose une histoire sociale des appropriations académiques francophones de l'intersectionnalité. Pour cela, il revisite les résultats d'un mémoire portant sur ce sujet, réalisé il y a six ans dans le cadre d'un master de science politique (Mayenga 2017)⁴. Ce travail académique prend comme point de départ le principe de l'historien Roger Chartier (2000, 35), pour qui « la diffusion des idées ne peut pas être tenue pour une simple imposition : les réceptions sont toujours des appropriations qui transforment, reformulent, excèdent ce qu'elles reçoivent ». Son hypothèse est que la réception française de l'intersectionnalité n'a pas fonctionné comme une simple imposition, comme la « greffe » en France d'un concept étranger. Elle a été un processus créateur et conflictuel qui a largement excédé le sens « d'origine » de l'intersectionnalité. Cette réception française a non seulement contribué à transformer les sens donnés au concept, ses interprétations. Elle a aussi participé à modifier les rapports de force, les hiérarchies académiques et les positions des universitaires qui se la sont appropriée. Tout au long de l'article, on se demandera quel rôle la race a joué dans ces processus de transformation et d'appropriation de l'intersectionnalité.

3 Ces critiques féministes, portées dans des espaces de gauche tranchent avec les controverses politiques récentes qui ont fait des usager-e-s de l'intersectionnalité des figures de danger pour la République française (Noël 2023).

4 Le choix de me limiter à l'espace académique était lié aux contraintes matérielles de réalisation du mémoire. Il se justifiait car l'Université a été le premier point d'entrée des textes de Crenshaw dans la langue française. Il s'expliquait aussi par ma propre position : j'étais davantage socialisée à l'Université qu'aux espaces militants ou politiques français. Comme d'autres enfants de classes moyennes africaines (et dans mon cas, européennes) immigrées, ayant grandi en France, l'École a été le premier lieu d'investissement en ma valeur et mon individualité. J'ai hérité avec elle d'une familiarité étrange. Généralement perçu comme généralement perçu comme queer, femme noire à la peau claire ou « métisse », j'étais aussi concerné par les enjeux de l'intersectionnalité et je m'identifiais au mouvement afroféministe qui les visibilisait. C'est ma position qui a produit le choix et le rapport à l'objet.

Au-delà de ce qu'elle signifie en histoire sociale des idées, l'*appropriation*, en tant que transfert de la propriété d'une personne, d'une chose, ou d'une idée, est aussi l'un des modes de fonctionnement historique du rapport de race et du racisme (Farley 2005 ; Harris 1993). La race a été inventée comme structure idéologique permettant la légitimation d'un système d'exploitation et d'appropriation du travail, des savoirs, des possessions et des corps d'individus racialisés et placés en situation subalterne (Belkacem et al. 2016). C'est bien ce rapport social, dans sa dimension matérielle et symbolique, comme appropriation ancrée dans le racisme, que l'on prend pour objet dans cet article. C'est en ce sens qu'on se demande à qui profitent les traductions françaises de l'intersectionnalité. L'appropriation est questionnée à la fois comme processus de transformation des sens donnés au concept, comme actes intellectuels socialement situés, mais aussi comme mise à profits au sein d'espaces académiques majoritaires de savoirs féministes noirs minorisés.

Pour poser cette question, l'article procède en trois temps. D'abord, il revient sur les traductions françaises de l'intersectionnalité, en retraçant l'histoire de la première traduction de Kimberlé Crenshaw en 2005, en même temps qu'un ensemble de textes issus du *Black feminism*. Dans un deuxième temps, l'article s'intéresse à la réception française de l'intersectionnalité en explorant ses différentes formes d'appropriations et en tentant d'identifier la nature des profits et des coûts symboliques engendrés par ses circulations. Dans un troisième temps, l'article cherche à révéler les invisibilisations et les absences produites par cette réception. À partir d'une controverse et d'une analyse des travaux non-cités, il montre comment les rapports de force symbolique s'y sont recomposés, à l'intersection des rapports de race et de classe qui structurent le monde académique français. L'article montre que, loin d'occasionner un renouveau des travaux sur la race ou une restructuration profonde des études féministes, la traduction comme la réception de l'intersectionnalité ont d'abord valorisé l'héritage féministe majoritaire de ce sous-champ. Elles ont profité symboliquement et matériellement à certain-e-s chercheur-se-s blanc-he-s, historiques ou émergeant, et ont prolongé l'invisibilisation des travaux

de chercheur-se-s noir-e-s, minoritaires et en études francophones sur la race. L'article montre que, paradoxalement, l'importation de l'intersectionnalité dans le champ académique français l'a décentré du projet théorique et politique du *Black feminism*. Alors que ce savoir féministe noir plaçait l'expérience vécue en tant que femmes noires et minoritaires au centre de la production du savoir sur l'oppression, ses lectures académiques francophones l'ont désaffilié de la question raciale, et ont reproduit l'absence des pensées et luttes noires, féministes noires et minoritaires propres au contexte postcolonial français⁵.

Méthodologie d'une cartographie académique

Pour cartographier la réception, cet article adopte une méthodologie mixte et inductive à partir d'un corpus de 27 textes académiques. Ce corpus a été construit en deux étapes. D'abord, j'ai recueilli les 57 publications qui utilisaient le mot-clé « intersectionnalité » dans leur titre et/ou dans leur résumé, disponibles sur quatre bases de données universitaires en ligne⁶.

Puis, pour pouvoir les comparer, j'ai appliqué un critère restrictif à ce corpus en ne retenant que les publications dont le sujet principal était l'intersectionnalité. Cela m'a amené à un second corpus de 27 textes. J'ai analysé leurs 1077 citations manuellement, puis informatiquement via Excel afin d'identifier les récurrences et les réseaux structurant la réception. En prenant pour point de départ des textes dont l'objet était le concept même d'intersectionnalité, j'avais conscience que mon corpus avait un biais. Il concentrait des textes épistémologiques et théoriques qu'on aurait pu considérer comme participant au « blanchiment de l'intersectionnalité⁷ ». Pour compenser ce biais de la recherche par mot-clé, j'ai adopté des méthodes complémentaires. D'une part, j'ai mené huit entretiens avec des chercheur-se-s récurrent-e-s dans le cor-

5 Je voudrais dire merci à *Marronnages*, Daphné Bédinadé, Ingrid Chateau, Karen Daouda, Chakib Khelifi pour leurs relectures et à toutes les personnes qui m'ont encouragé pendant l'écriture de ce travail.

6 Les bases de données étaient : Persée, Revues.org, Cairn.info et SUDOC. De manière discutable, je n'ai retenu que les publications éditées en France. L'enquête a cependant amené à identifier un espace transnational francophone autour de l'intersectionnalité.

7 Soit des textes qui font « de l'intersectionnalité de manière à la défaire », comme un « exercice trop académique de rêveries spéculatives ou normatives » (Bilge 2013, 409 ; ma traduction).

pus et les citations. D'autre part, j'ai construit un « indice de présence » des participant-e-s à la réception en comptant leur présence entrecroisée au sein de cinq ensembles de sources : les deux corpus, les 1077 citations, les huit entretiens, et la participation à des événements académiques sur l'intersectionnalité. Cet indice m'a permis de retenir 76 individus présents au moins deux fois au sein de ces sources, et de les classer du plus au moins présent-e (par « rang de présence ») dans la réception. Dans l'article, je considère cette population comme représentative de la réception de l'intersectionnalité, et j'envisage la « présence » de ces chercheur-se-s comme un indicateur de leur centralité ou de leur marginalité. Pour faire la sociologie de leurs positions, l'article utilise leurs propriétés sociales, scolaires, académiques, et leurs prises de position théoriques et politiques. Pour désigner ces 76 individus, l'article a recours à des procédés d'anonymisation. En effet, l'utilisation du nom de famille demande des précautions quand on étudie un espace de production intellectuelle, et il est difficile d'« éviter que les énoncés enfermant des noms propres ou des exemples singuliers ne prennent une valeur polémique » (Bourdieu 1984, 15). C'est particulièrement vrai quand le lecteur est familier du terrain et des agents étudiés, qu'il les connaît en pratique (Ibid., 39). Le choix de l'anonymisation permet de mettre en avant la structure des rapports de pouvoir, un agencement objectif des fonctions et des positions, et non de visibiliser des individus et des travaux particuliers.

Les traductions françaises de l'intersectionnalité

Comment l'intersectionnalité a-t-elle été traduite en 2005 et qu'est-ce qui a motivé sa traduction ? Cette première partie propose une réponse à cette question en retraçant l'histoire des traductions françaises de l'intersectionnalité au sein de l'espace des études féministes françaises du milieu des années 2000. On verra, à partir de l'analyse du corpus et de ses citations, que la traduction de l'article de Kimberlé Crenshaw en 2005 n'a pas été un phénomène isolé. Le texte est en réalité arrivé en même temps qu'un ensemble de traductions de texte issus du *Black feminism* et de travaux adressant les questions du racisme et du postcolonialisme au mouve-

ment féministe majoritaire français. Dans un contexte de crise et de conflictualisation du racisme, ces traductions ont été présentées par leurs initiatrices comme des prises de position politiques féministes. Mais pour les comprendre, il faut également les envisager comme des actes intellectuels et les réinscrire dans le contexte académique qui les a vu naître⁸. Pour étudier la traduction comme acte intellectuel, on comparera deux traductions conduites quasi simultanément : celle du texte de Kimberlé Crenshaw dans *Les Cahiers du genre* (2005), et celle de la Déclaration du CRC dans les *Cahiers du CEDREF* (2006). Cette comparaison permettra d'envisager la traduction comme un acte qui transforme le sens des idées traduites et qui modifie la position des importatrices et/ou des traductrices.

Les traductions de l'intersectionnalité : des actes politiques ?

En France, c'est en 2005 que l'intersectionnalité est officiellement introduite dans le champ universitaire, avec la traduction par *Les Cahiers du genre* du second article de Crenshaw (1991, 2005). Cette traduction n'arrive pas seule mais dans le contexte de ce qu'on pourrait appeler un « tournant intersectionnel » des publications en études féministes. Ce tournant correspond à une circulation importante, entre 2005 et 2008, de traductions issues du *Black feminism* et de travaux sur les imbrications du sexisme, du capitalisme et du racisme. Il se repère fortement au sein des textes, des citations du corpus, et en entretiens. Il correspond à trois ensembles de numéros spéciaux, publiés par des revues centrales d'études féministes en 2005 et 2006, et à la première anthologie en français de textes traduits du *Black Feminism*, publiée en 2008. Intégrées à l'histoire officielle de la traduction de l'intersectionnalité, ces publications ont fait date et sont collectivement citées au moins une fois par chaque texte du corpus, représentant 6% du total de ses citations (tableau 1).

⁸ Pour les auteurs d'histoire sociale des idées, les expressions intellectuelles fonctionnent toujours à la fois comme des discours et comme des actes intellectuels, et doivent être ramenées aux conditions de production, aux positions et aux intentions de leurs auteur-riche-s (Matonti 2011 ; Tully 2008).

Tableau 1. Publications du « tournant intersectionnel » de 2005

Publication	Type	Année	Titre	Traduction(s)	Citations
<i>Les Cahiers du Genre (CDG)</i>	Numéros spéciaux	2005	Féminisme(s) : penser la pluralité	K. Crenshaw	11/27
		2006	Féminisme(s) : recompositions et mutations	W. Breines	1/27
<i>Les Cahiers du CEDREF</i>	Numéro spécial	2006	(Ré)articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de « race »	Déclaration Combahee River Coll.	7/27
<i>Nouvelles Questions Féministes (NQF)</i>	Numéros spéciaux	2005	Féminismes dissidents en Amérique latine et dans les Caraïbes	8	10/27
		2006	a. Sexisme et racisme : le cas français	2	
			b. Sexisme, racisme et post-colonialisme	2	
<i>Anthologie Black Feminism</i>	Anthologie	2008	Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000	10	6/27
TOTAL TEXTES DU CORPUS CITANT LES PUBLICATIONS					27/27

Au-delà de l'intersectionnalité, ce sont donc les questions et les textes du *Black feminism* qui ont été importés par les publications du tournant de l'année 2005, au moment où d'autres textes issus des *Postcolonial studies* (Spivak 2006 [1988]) et de la *Queer theory* (Butler 2006 [1990]) sont traduits en français. Selon les auteur·rice·s de ces publications, ces « nouveaux »⁹ questionnements ont été rendus nécessaires par les événements politiques du milieu des années 2000. Dans un moment de politisation nationale du racisme, à la suite des révoltes des habitant·e·s des banlieues de l'automne 2005, les travaux d'études postcoloniales françaises qui émergent au même moment ont justifié leur projet intellectuel par la persistance du racisme et de dynamiques coloniales au sein des quartiers populaires. Au contraire, dans le cas du « tournant intersectionnel » des études féministes, ce sont « les conflits autour du foulard islamique » et le besoin de penser la

race au sein du mouvement féministe qui ont motivé les autrices (CDG 2005, 6).

L'adoption de la loi du 15 mars 2004 interdisant le port de signes religieux ostensibles à l'école publique a en effet marqué un point de culmination des « affaires du voile » en France (Dayan-Herzbrun 2000). Elle a amené le franchissement d'un nouveau palier dans l'utilisation nationaliste et islamophobe des idées féministes (Bentouhami 2018). Durant les débats, les défenseurs de la loi ont utilisé les principes de laïcité et de droits des femmes pour produire des discours associant islam et sexisme. Ils ont rallié à leur cause plusieurs organisations féministes (Le Planning familial, ProChoix...), tandis que les opposant·e·s à la loi ont dénoncé leur rhétorique. Celle-ci a contribué à la « racialisation du sexisme » en faisant de la domination patriarcale l'attribut d'un Autre, et en stigmatisant les jeunes personnes, hommes et femmes musulman·e·s, non-blanc·he·s et/ou vivant en quartiers populaires (Guénif-Souilamas et Macé 2004 ; Hamel 2003). La loi a suscité l'indignation et entraîné

9 On verra que la nouveauté de ces questionnements sur la race et le féminisme autour de 2005 est elle-même un enjeu de luttes au sein de la réception.

une importante production militante et académique, de la part d'organisations musulmanes, d'associations de gauche, et d'une partie du mouvement féministe (Hajjat et Mohammed 2016, 247-250).

C'est dans ce mouvement critique de l'islamophobie et du racisme que s'inscrivent les publications académiques du « tournant intersectionnel » de 2005. Face à « la réticence des traditions républicaines à affronter [leur] passé colonial » (CDG 2005, 6) et à la « perte de repères théoriques » (CEDREF 2006), les autrices ont revendiqué un geste politique. Les traductions de l'intersectionnalité et du *Black feminism* sont présentées comme un effort de production de « nouveaux outils » pour sortir le mouvement féministe de la « confusion » (*Ibid.*). Ainsi *Les Cahiers du genre* (CDG) placent pour la première fois le mot « féminisme » en couverture d'un dossier thématique. Celui-ci est dédié à « penser la pluralité » du féminisme et accueille la traduction de l'article de 1991 de Kimberlé Crenshaw. Comme les dossiers de *Nouvelles Questions Féministes* (NQF) et des *Cahiers du CEDREF*, il envisage de repenser l'articulation entre genre/sexe, classe et race, pour pallier « l'insuffisance cruelle d'outils adaptés » pour combattre les inégalités (CEDREF 2006 ; tableau 1).

Contrairement à des espaces scientifiques plus autonomes (Sapiro 2019), le sous-champ des études féministes est marqué par des injonctions à l'engagement politique, étant historiquement lié aux mouvements féministes, et situé dans l'espace de la cause des femmes (Bereni 2012 ; Zaidman 1995). Lorsque la loi du 15 mars 2004 a explicité les divisions du mouvement féministe et les risques de son instrumentalisation nationaliste, les autrices du tournant de 2005 ont proposé une réponse académique. Elles ont présenté leurs analyses et traductions du *Black feminism* et de l'intersectionnalité comme des réponses intellectuelles à une crise féministe. Mais si la préoccupation politique était commune, les réponses ont varié. Les publications du « tournant intersectionnel » ont eu lieu au sein d'un espace intellectuel marqué par des usages opposés de la traduction. Légitimées comme prises de position politiques féministes, ces traductions ont aussi fonctionné comme

des *coups* intellectuels pour leurs lieux de publication et leurs initiatrices.

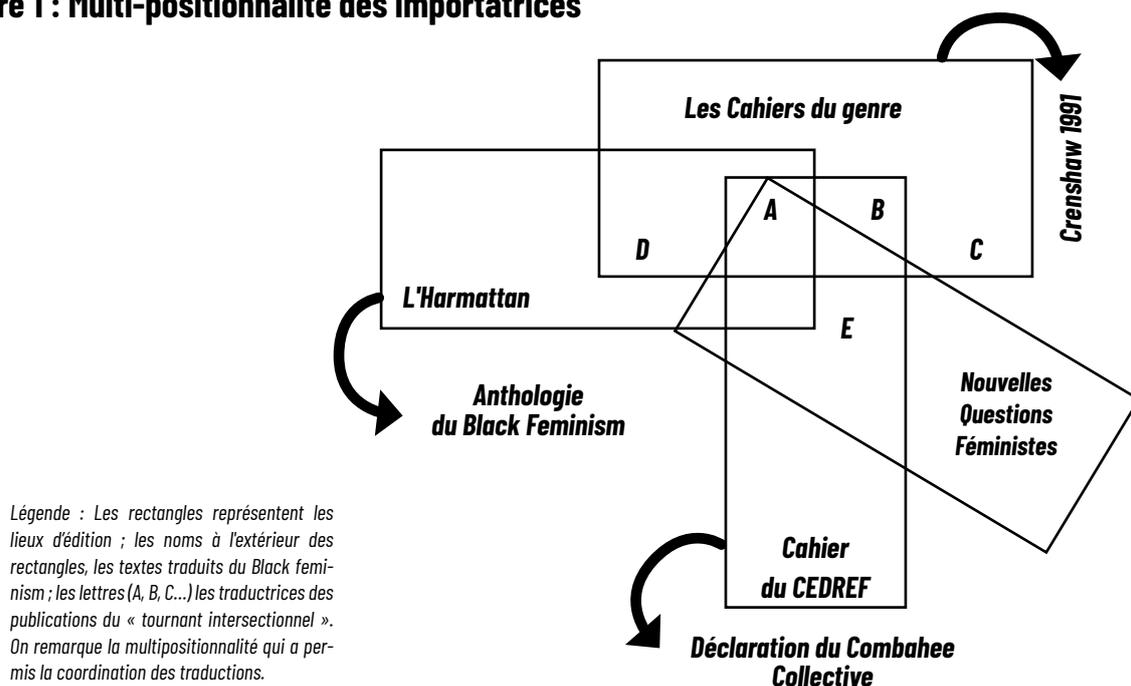
Les traductions de l'intersectionnalité : des actes intellectuels

Les universitaires impliquées dans les traductions du *Black Feminism* du « tournant intersectionnel » de 2005 font partie d'un réseau académique disposant des ressources et des opportunités nécessaires pour mener à bien les traductions de plusieurs textes étrangers. Membres d'espaces centraux de l'édition en études féministes, elles ont mené collectivement les trois projets de traductions (*l'Anthologie du Black feminism*, la Déclaration du CRC et l'article de 1991 de Kimberlé Crenshaw). Cette coordination a été rendue possible grâce à la présence de chercheuses multi-positionnées au sein des différents lieux de publication, dont certaines ont été initiatrices des projets de traduction (tableau 2 ; figure 1). Aux *Cahiers du genre*¹⁰, des discussions autour de la traduction d'un texte sur les imbrications du racisme et du sexisme ont commencé en 2003. Ces réunions ont été nourries par des jeunes chercheur-se-s en études féministes, dont certaines (comme les chercheuses C ou D, voir tableau 2) revenaient de mobilités aux États-Unis. Ces jeunes chercheuses ont partagé leurs références anglophones avec les membres du comité de rédaction, qui les ont considérées au regard d'autres projets de traduction menés dans le même temps. Durant ce processus, la chercheuse D, coordinatrice de *l'Anthologie*, a présenté les dix textes qui seraient traduits dans l'ouvrage au comité de rédaction. Le projet était lui-même supervisé par deux membres du comité, qui codirigeaient la collection « Bibliothèque du féminisme » où a été publiée *l'Anthologie*. L'une d'elles, la chercheuse A, chercheuse plus âgée recrutée avec la première génération de féministes académiques, a co-dirigé le dossier des CDG de 2005. Elle était également membre du comité de lecture des *Cahiers du CEDREF*, où la Déclaration du CRC a été traduite en 2006.

¹⁰ Créés dans la continuité des *Cahiers du GEDISST*, proches du laboratoire GTM

Tableau 2. Les principales importatrices du « tournant intersectionnel » en 2005

Traductrice	Lieu d'édition	Multi-position	Statut	Génération féministe	Rang de présence
A	<i>Cahiers du genre</i>	<i>L'Harmattan</i> <i>CEDREF</i> <i>NQF</i>	Chargée de recherche CNRS	1 ^{ère}	13 ^e /77
B	<i>Cahiers du genre</i>	-	Maîtresse de conférences	1 ^{ère}	10 ^e /77
C	<i>Cahiers du genre</i>	-	Chercheuse postdoctoral	2 ^e	11 ^e /77
D	<i>L'Harmattan</i> Anthologie	<i>CDG</i>	Maîtresse de conférences	2 ^e	2 ^e /77
E	<i>Cahiers du CEDREF</i>	<i>NQF</i>	Maîtresse de conférences	2 ^e	7 ^e /77

Figure 1 : Multi-positionnalité des importatrices

Les projets éditoriaux de ces traductions ont donc été concertés entre ces chercheuses multi-positionnées. Leur coordination a permis une division du travail de traduction et une autoréférentialité entre les publications du « tournant intersectionnel » de 2005¹¹. Il faut par ailleurs noter que cette division du travail s'est parfois poursuivie à l'échelle des textes. Dans les cas des traductions de l'*Anthologie* et de la traduction de Crenshaw, les introductrices (chercheuses C et D) n'ont en effet pas elles-mêmes traduit les textes. Les faisant traduire par d'autres, traductrices professionnelles ou éditrices hors-champ, elles ont réalisé les tâches valorisées d'introduction, produisant le discours d'importation qui a accompagné « l'arrivée » en France du *Black feminism*.

La traduction instrumentale des Cahiers du Genre et de l'Anthologie

Assumant une conception instrumentale de la traduction, les *Cahiers du genre* et ses importatrices ont envisagé le *Black feminism* comme une « boîte à outils » pour faire face à la crise théorique et politique qui traversait le féminisme majoritaire français. Pour une des contributrices, ce renouveau théorique était urgent : « il est temps d'utiliser cette boîte à outils, ou de nous forger les nôtres », écrit-elle dans son article, sans quoi le féminisme majoritaire continuera à courir le risque d'une récupération à des fins nationalistes (CDG 2005, 129). Cet usage de l'intersectionnalité comme outil se retrouve dans l'introduction de l'*Anthologie* française du *Black feminism*, la coordinatrice y écrivant que la traduction des textes de ce courant féministe noir permet « de poser de nouvelles questions ou de déplacer les termes mêmes de questions anciennes sur lesquelles nous achoppons » (*Anthologie* 2008, 12). Pour ces deux importatrices, l'usage du « Nous » et la référence à la « nouveauté » des enjeux du *Black feminism* révèlent le sujet féministe qui prend la parole et agit *en traduisant*. C'est le « nous » d'un féminisme majoritaire se remettant en question à l'aune d'une crise historique. En sém-

parant des pensées du *Black feminism* comme d'outils pour penser le présent, elles ont investi la crise comme une opportunité de diffusion d'idées « nouvelles » sur les articulations entre racisme et sexisme.

Cette conception instrumentale de la traduction des *Cahiers du genre* est visible dans la forme matérielle donnée à la traduction de l'article de Kimberlé Crenshaw. L'étude des formes matérielles de la circulation des idées est importante car les supports matériels des textes, leur « mise en texte », configurent la lecture qui leur sera donnée¹². Or il s'avère que, dans le cas de la traduction française de l'intersectionnalité, la « mise en texte » originelle de Crenshaw a été fortement modifiée, l'article étant réduit d'un tiers, et les longues notes de bas de page étant effacées¹³. Le texte n'a par ailleurs pas reçu d'introduction, hormis un court paragraphe au début du numéro y faisant référence comme à un « texte devenu classique » (CDG 2005, 7). L'« opération de marquage » de l'intersectionnalité a donc presque fonctionné comme un « dé-marquage »¹⁴, l'article étant dépouillé des références à sa généalogie *Black feminist*, et l'histoire de son champ d'origine n'accompagnant pas sa traduction. Le numéro des CDG se concentre finalement sur les débats marquant le féminisme majoritaire français, l'intersectionnalité étant présentée comme un « outil » au service de la réflexion sur le mouvement.

La traduction politique des Cahiers du CEDREF

Comme pour le texte de Crenshaw, les coordinatrices du dossier thématique des *Cahiers du CEDREF*¹⁵ jus-

11 De manière générale, l'autoréférentialité du corpus est très importante : 24% des 1077 citations font référence à un texte écrit par un-e autre auteur-riche du corpus.

12 Chartier appelle « mise en texte » la somme des « consignes, explicites et implicites, qu'un auteur inscrit dans son œuvre afin d'en produire la lecture correcte, c'est-à-dire celle qui sera conforme à son intention » (Chartier 2003, 104 ; Matonti 2012, 90).

13 Sans que je n'ai su les raisons exactes de ces coupes, une chercheuse, non-membre du comité des CDG, m'a suggéré en entretien qu'elles pouvaient s'expliquer par le coût du nombre de pages à l'impression.

14 Selon Bourdieu (2002, 5), les circulations internationales d'idées se déroulent en trois opérations : l'opération de sélection, quand un texte est choisi pour être importé ; l'opération de marquage, qui donne sa matérialité au transfert de capital symbolique (préfaces, couvertures...) ; l'opération de lecture, soit l'imposition des catégories nationales au concept étranger.

15 Le Centre d'enseignement, de documentation et de recherches pour les études féministes (CEDREF) est créé en 1985 à l'Université Paris 7. Sa revue paraît à partir de 1989 (Zaidman 2001).

tifient la traduction de la Déclaration du Combahee River Collective (CRC) par des motifs politiques. Elles proposent, en introduction, de mobiliser deux types d'« outils » face à la crise du féminisme. Ce sont les outils « anciens, mais solides » du féminisme matérialiste français, et les outils des théories féministes « des Sud », « transnationales et post-coloniales » (CEDREF 2006). La Déclaration du CRC est assimilée à ce deuxième ensemble, illustrant un usage similaire de la traduction comme « outil ». Des références féministes noires internationalisées sont ainsi importées pour penser la crise du féminisme majoritaire français. Cependant, si ces motivations politiques rapprochent les deux revues, celles-ci divergent dans le discours accompagnant les traductions. Alors que les *CDG* proposaient l'intersectionnalité comme un « outil » pour penser le présent, le CEDREF a adopté une position plus directement politique pour expliquer la traduction de la Déclaration du CRC. Les coordinatrices du numéro déclarent ainsi leur volonté de « visibiliser un certain nombre de tendances progressistes et militantes, marginalisées par les médias et l'académie » afin de lutter contre l'externalisation des « féministes et lesbiennes racisées », telles que les militantes du CRC. Ce discours s'appuie sur une approche matérialiste critique de la production des savoirs académiques dominants. Il s'oppose aux discours qui oublient que « l'ensemble du féminisme ne méconnaît pas les femmes racisées », puisqu'une partie des féministes « sont justement ces "étrangères" altérisées » (CEDREF 2006).

Plus qu'une boîte à outils, le *Black feminism* est présenté au CEDREF dans sa dimension historique et politique, afin de rendre visibles les luttes des féministes dites « racisées ». Dans une introduction de 35 pages, la traductrice de la Déclaration (chercheuse E ; tableau 2) revient ainsi sur l'histoire du Combahee River Collective et sur l'émergence du *Black feminism* depuis la Seconde Guerre mondiale. « L'opération de marquage » prend la forme d'une mise en avant des « apports politiques et théoriques » de cette organisation féministe noire. Cette différence dans les « mises en texte » démontre les usages conflictuels

des traductions entre les deux revues. Alors que les *CDG* présentent l'intersectionnalité comme un outil théorique pour penser les questions féministes françaises, le CEDREF utilise la traduction pour donner de la visibilité aux féministes « altérisées » et marginalisées dans l'académie. Ces appropriations distinctes du *Black feminism* constituent des réponses situées à un contexte de crise du féminisme majoritaire français. Elles révèlent cependant toutes deux la blancheur de leurs autrices, qui s'autorisent à désigner racialement des penseuses, des textes, ou des courants entiers du féminisme, pour les intégrer au champ du féminisme majoritaire français et à ses enjeux¹⁶.

Ce que les traductions font à l'espace de réception

Comment l'intersectionnalité a-t-elle été appropriée dans les différents espaces académiques de la réception ? Et comment la traduction et la réception ont-elles transformé les positions intellectuelles et les carrières de ses utilisateur-ice-s ? En se demandant ce que les circulations d'idées *font* aux positions académiques, aux rapports de pouvoir et aux généalogies intellectuelles, cette deuxième partie se concentre sur les appropriations françaises de l'intersectionnalité après la traduction. Elle s'intéresse d'abord à deux catégories d'agent-e-s : les trois principales initiatrices des traductions du *Black feminism* au tournant de 2005, ainsi que les passeur-se-s transnationales-aux, qui ont bénéficié symboliquement de la réception de l'intersectionnalité. Puis, en observant des formes de polarisation dans la réception, elle questionne en quoi les structures sociales et académiques ont configuré les significations données à l'intersectionnalité.

16 À l'exception de l'importatrice D, coordinatrice de l'*Anthologie*, l'ensemble des importatrices étudiées dans cette partie sont identifiées comme blanches sur le terrain. Comme on le verra, ce positionnement n'apparaît cependant pas dans leurs textes, qui ont en commun de ne pas placer l'énonciatrice au sein des groupes désignés, sauf lorsqu'ils ont recours au « nous » employé comme apostrophe au mouvement féministe majoritaire français.

Les profits symboliques des importatrices

Dans un champ de production intellectuelle, l'introduction de nouveaux concepts n'est pas une action anodine pour qui l'entreprend. Pour Bourdieu (2002, 5) :

« Il y a évidemment des profits d'appropriation. Les importations hérétiques sont souvent le fait de marginaux dans le champ, qui importent un message, une position qui a de la force dans un autre champ, avec pour effet de renforcer leur position de dominés dans le champ ».

Il est vrai que les trois principales initiatrices des traductions du *Black feminism* du tournant de 2005 (les chercheuses C, D et E ; tableau 2) occupaient des positions objectivement dominées dans le champ académique au moment des traductions. Elles étaient toutes spécialisées en études féministes, un espace académique faiblement légitime et encore perçu comme peu autonome dans le champ universitaire. Relativement jeunes (environ 30 ans), elles étaient aussi au début de leur carrière académique (deux d'entre elles venaient d'être nommées à des postes de maîtresses de conférences, l'une était encore postdoctorante et bientôt titularisée). En introduisant des autrices issues du *Black feminism*, en les présentant comme « pionnières » (CEDREF 2006) et « incontournable » (Anthologie 2008, 10), mais en étant aussi critiquées à l'égard des pensées féministes dominantes, ces chercheuses ont procédé à ce que Bourdieu appelle une « importation hérétique » (Bourdieu 2002, 5). Parce qu'elles visaient à remettre en cause les normes dominantes dans le sous-champ français des études féministes, elles ont construit des positions d'avant-garde, se présentant comme des *introductrices* et *découvreuses* de textes étrangers et d'idées présentées comme « pionnières », « nouvelles ». Leur « découverte » du *Black feminism* est emprunte de colonialité. Elle rappelle la manière dont l'organisation de la production du savoir contribue encore à attribuer les bénéfices symboliques des savoirs subalternes aux personnes qui détiennent des privilèges épistémiques et dominant les rapports

de classe, de genre et de race à l'échelle internationale (Quiroz 2019).

En effet, bien que jeunes et relativement dominées dans le champ académique, les importatrices de l'intersectionnalité occupaient en réalité déjà des positions centrales dans l'espace des études féministes françaises au moment de la traduction. Membres de plusieurs réseaux, revues et institutions, elles avaient déjà accumulé un certain capital symbolique et étaient suffisamment bien situées dans l'académie pour porter ces traductions avant-gardistes. Avec la traduction française de l'intersectionnalité, la position d'avant-garde des importatrices a donc été en partie produite par l'acte d'importation. En associant leurs noms au *Black feminism* et en assurant l'introduction de ces textes féministes noirs anciens, les « découvreuses » ont bénéficié du « transfert de capital symbolique » activé par la traduction (Bourdieu 2002, 5). Celui-ci est visible à la centralité de leurs noms dans le champ de la réception. Classées 2^e, 7^e et 11^e en rang de présence, ces trois autrices représentent à elles seules 6,7% des 1077 citations. Elles ont été recrutées un à six ans après leur soutenance de thèse à des postes de titulaires et occupent aujourd'hui des fonctions de professeures des universités et de professeure associée. Elles continuent actuellement à bénéficier de visibilité en tant que spécialistes reconnues du genre et de l'intersectionnalité.

Les profits symboliques des gatekeepers

Les importatrices ne sont pas les seules à avoir bénéficié symboliquement d'une position d'introductrice. D'autres chercheur-se-s impliqué-e-s dans la réception de l'intersectionnalité ont également occupé cette position de *gatekeepers*, de « découvreur-se-s ». Ces passeur-se-s correspondent aux douze auteur-ric-e-s du corpus actif-ve-s dans plusieurs sous-domaines nationaux. Ils-elles sont positionné-e-s à la frontière, soit parce qu'ils-elles écrivent dans plusieurs langues (surtout l'anglais et le français), et/ou parce qu'ils-elles ont fait l'expérience de mobilités académiques, notamment

aux États-Unis¹⁷. Cette position à la frontière donne à ces chercheur-se-s une influence certaine sur la réception. Avant même les traductions du *Black feminism*, leur travail de *gatekeeping* a contribué à transformer le sens donné à l'intersectionnalité en France¹⁸. Parmi ces *gatekeepers*, deux catégories ont été particulièrement actives dans la réception.

Une première catégorie est composée des six chercheuses nord-américaines du corpus, qui ont accompagné les voyages de l'intersectionnalité en France dans une perspective critique. Circulant au sein d'espaces tels que le CEDREF, l'URMIS¹⁹ et les Universités de Nice et de Paris 7, publiant dans des revues telles que *Les Cahiers du CEDREF*, *Les Cahiers du genre* ou *L'homme et la société*, ces passeuses sont unies par une approche féministe matérialiste des rapports sociaux et par une réception critique de l'intersectionnalité. L'une d'elles, professeure de sociologie dans une université canadienne, blanche et spécialiste d'ethnicité, a été l'une des premières introductrices du *Black feminism* en France. En entretien, une chercheuse, ancienne étudiante à l'URMIS, raconte que celle-ci a participé aux dialogues avec ces institutions depuis le début des années 2000, venant « à l'URMIS avec [une chercheuse française spécialiste d'ethnicité] qui était blanche aussi, bourgeoise, pour défendre la question de la classe ». Selon cette ancienne étudiante, la professeure canadienne estimait que l'approche en termes de classes était « vidée » par le *Black feminism*, et appréciait l'approche matérialiste dominant dans la recherche féministe française : « “vous les Français, au moins, vous défendez la question de la classe. Alors que le *Black feminism*, il la vide” ». Mobilisant ses souvenirs du discours critique porté par ces deux chercheuses blanches au sein de l'URMIS du début des années 2000, l'ancienne étudiante poursuit :

« La rhétorique de [cette chercheuse française] sur l'articulation de la question classe/race, c'est que quand vous êtes bourgeois, vous n'êtes plus noir, vous êtes blanc socialement. Quelque part, c'est la classe qui va être importante. » (entretien, 2017)

De manière paradoxale, ces passeuses francophones du *Black feminism* ont contribué au maintien du primat de la classe sur la race au cours de la réception française de l'intersectionnalité. Dans leurs interventions, elles ont réduit le *Black feminism* à des approches libérales qui raisonnaient en termes d'identités, et ont déshistoricisé l'apport matérialiste et radical de ce mouvement, pourtant mené par des femmes politiquement et économiquement *opprimées*²⁰. Par la suite, deux autres passeuses nord-américaines ont poursuivi le *gatekeeping* au sein de ces institutions. La première, l'universitaire du *Black feminism* la plus citée après Crenshaw, a été invitée par le CEDREF puis par d'autres instances depuis les années 2000. Elle y a rappelé les raisons d'être militantes et *Black feminists* de l'intersectionnalité, et a partagé ses analyses critiques sur sa trajectoire académique. Dans les années 2010, une seconde chercheuse rattachée au même centre de recherche que la professeure canadienne a poursuivi la collaboration avec ces institutions, partageant ses analyses sur le « *blanchiment* » académique de l'intersectionnalité. Classée en 4^e rang de présence dans la réception, elle est devenue l'une des plus importantes utilisatrices transnationales du concept.

Une autre catégorie de *gatekeepers* correspond à des chercheur-se-s francophones ayant circulé à l'international, et activé des références acquises à l'étranger au cours de la réception française de l'intersectionnalité. Leur démarche se rapproche de celle des deux initiatrices des traductions des *Cahiers du genre* et de *l'Anthologie*, avec qui ils-elles partageaient des réseaux

17 On peut noter l'importance du fait de parler, lire, écrire l'anglais dans la réception, les références anglophones représentant 54% du total des citations.

18 Par « travail de *gatekeeping* » (littéralement « *gardiennage de la porte* »), je nomme le travail d'accompagnement et de cadrage des idées de l'intersectionnalité hors des traductions elles-mêmes (conférences, publications, échanges transatlantiques).

19 L'Unité de recherches Migrations et Société (URMIS) est rattachée aux Universités de Nice & de Paris 7, et proche des réseaux du CEDREF.

20 Les luttes du *Black feminism* qui ont émergé dans le contexte (post-)esclavagiste et (post-)ségrégationniste des États-Unis n'ont jamais occulté la question de la classe, et nombre de leurs références centrales (Sojourner Truth, Harriet Tubman, Combahee River Collective, Barbara Smith, Audre Lorde, Patricia H. Collins, etc.) ont agi et problématisé un point de vue inscrit dans une appartenance à la classe des travailleuses noires opprimées.

académiques. Deux de ces *gatekeepers* francophones en particulier ont terminé leur doctorat dans des institutions centrales (Sciences Po, EHESS), et réalisé un échange universitaire aux États-Unis les amenant à s'appropriier des références du *Black feminism*. Ils ont écrit trois contributions consécutives sur l'intersectionnalité (2012, 2013, 2015), qui sont parmi les sources en français les plus citées. Ces publications ont contribué au cadrage francophone de l'intersectionnalité, faisant la généalogie et la bibliographie du concept, orientant ses usages et ses interprétations. L'un de ces *gatekeepers* a admis sa difficulté à se considérer comme un passeur de l'intersectionnalité, constatant qu'il a pu contribuer, par ces articles théoriques, au « blanchiment » de l'intersectionnalité. Il m'explique en entretien avoir toujours eu « un rapport ambigu à l'intersectionnalité », ne se sentant pas légitime à l'utiliser en tant que chercheur « homme cis blanc ». C'est parce que la publication d'un article dans une revue historique et centrale en science politique (2012) « a eu beaucoup de visibilité », qu'il aurait accepté d'écrire une dernière contribution, davantage réflexive et critique (2015). Ce chercheur n'est pas réticent à évoquer l'ambivalence de son positionnement, me disant : « ça paraît bizarre que finalement, on se soit retrouvés à être parmi les importateurs ». Il relativise en riant : « Peut-être finalement, j'ai contribué sans doute à apporter le problème autant que la solution. [Rires.] Je l'ai fait moi-même, sans m'en rendre compte... »²¹ Les prises de position de ces deux *gatekeepers* se sont avérées bénéfiques, sur-visibilisant leurs textes dans

les recherches par mots-clés. Classés en 19^e et 32^e rangs de présence dans la réception, ils ont tous deux été recrutés un an après leurs soutenances de thèse et continuent aujourd'hui leurs recherches en études de genre et de sexualité.

Une réception polarisée entre « genre » et « ethnicité »

Ces deux catégories de *gatekeepers* illustrent à nouveau deux utilisations contradictoires des espaces transnationaux de la réception. Alors que des *gatekeepers* nord-américain-e-s ont accompagné les voyages de l'intersectionnalité pour maintenir le primat de la classe ou rappeler les origines militantes de l'intersectionnalité, des *gatekeepers* français ont participé à une réception théorique assimilable au « blanchiment » académique de l'intersectionnalité. Ces deux catégories ont également la particularité d'exister dans des espaces différents du champ de réception, qu'on peut considérer comme structuré entre deux sites polarisés (tableau 3). L'analyse des citations, des appropriations et des positions académiques de ces chercheur-se-s permet en effet de cartographier l'espace de la réception française de l'intersectionnalité. Sans donner de représentation graphique, les résultats que j'ai exposés mettent en évidence des oppositions et des effets de champ similaires à ceux qu'analyse Inès Bouzelmat (2019) dans son travail sur le sous-champ académique de la question raciale. Ils font apparaître une opposition entre deux réseaux polarisés, que je nomme « ethnicité » et « genre », du nom de concepts qui les ont fédérés.

Tableau 3. Polarisation de la réception française de l'intersectionnalité

Pôle	Réseaux	Laboratoires	Institutions	Revue	Traductions	Gate-keepers	Références communes	Utilisation traduction	Réception
Ethnicité	RT24 AFS « Race et genre »	URMIS	Paris 7 Univ. Nice <i>CEDEF</i>	<i>CEDEF</i> <i>L'H&S</i>	Combahee River Collective	Amérique du Nord	Kergoat Poirret DeRudder Vourch	Instrumental Politique Avant-garde	Critique
Genre	EFIGIES <i>CIRFF</i>	Legs CRESSPA <i>GTM</i>	ENS EHESS <i>Paris 8</i> Paris 1	<i>CDG</i> Raisons politiques	Crenshaw Anthologie	France	Kergoat	Instrumental Avant-garde	Théorique

Légende : Marqueurs de la polarisation des réseaux académiques étudiés. En italique, les espaces intermédiaires entre les deux pôles.

21 Entretien, 2017.

Le premier pôle « ethnicité », situé autour des réseaux de l'URMIS, des Universités Paris 7 et de Nice et du CEDREF, rassemble des chercheur-se-s travaillant sur le genre/sexes et l'ethnicité, et produisant une appropriation critique de l'intersectionnalité qui la relie à l'héritage français du féminisme matérialiste. Le second pôle « genre », à l'opposé, rassemble des chercheur-se-s issus d'institutions plus dotées, diplômés ou travaillant dans des écoles comme l'ENS, l'EHESS, les Universités de Paris 1 ou Paris 8. Plus proches des réseaux activés par les traductions du numéro de 2005 des *CDG* et de *l'Anthologie*, ces universitaires ont en commun un univers de références académiques internationalisé, des expériences de mobilité internationale, ainsi que d'importants capitaux scolaires. La réception de l'intersectionnalité est ainsi structurée par des rapports de force académiques et sociaux, qui semblent efficaces pour différencier les interprétations, les usages et les traductions de l'intersectionnalité. Alors que le pôle dominant du « genre » a participé au foisonnement épistémologique français sur l'intersectionnalité et a produit un usage instrumental de la traduction suite à la crise féministe de 2005, le pôle de l'« ethnicité » a plaidé pour une réception critique de l'intersectionnalité, rétablissant l'appartenance du concept au *Black feminism*, et/ou l'assimilant à l'héritage du féminisme matérialiste français.

Insérer l'intersectionnalité dans une généalogie féministe française

L'incorporation de l'intersectionnalité dans les généalogies féministes historiques francophones est en effet l'un des traits les plus saillants de sa réception (tableaux 4, 5). En particulier, la réception de l'intersectionnalité se fait souvent en référence aux chercheuses de la première génération de féministes académiques françaises, actives dans les mouvements des années 1970, et qui représentent 9% du total des citations (tableau 4). Dans cette catégorie, on retrouve les ouvrages « classiques » de féministes matérialistes souvent citées ensemble, telles que Christine Delphy (17 citations), Colette Guillaumin (15), ou Nicole-Claude Mathieu (8). Danièle Kergoat (22 citations, classée en 3^e rang de présence), chercheuse marxiste, est également rattachée à ces féministes historiques. À partir de ses travaux sur les ouvrières d'usine, publiés en 1978, Danièle Kergoat a nommé l'idée de « consubstantialité » et de « coextensivité » de la classe et du genre. Bien qu'elle rejette elle-même le concept d'intersectionnalité, un tiers du corpus fait référence à ses concepts dits « pionniers », les présentant comme équivalents à l'intersectionnalité (tableau 6).

Tableau 4 : Les citations du corpus de la réception française de l'intersectionnalité

Catégorie de citation		Nombre	%	
Études intersectionnelles <i>adoptant une approche intersectionnelle ou abordant le sujet du genre ou du féminisme sous l'angle de la différence, du décentrement, du colonialisme ou de la race</i>	Anglophones	253	23%	49%
	Francophones	190	18%	
	Passeur-se-s écrivant dans les deux langues	82	8%	
Black Feminism <i>autrices rattachées au mouvement du Black Feminism</i>	Crenshaw	43	4%	17%
	<i>Black Feminism</i> (autres)	141	13%	
Études féministes <i>portant avant tout sur le féminisme ou le genre</i>	Anglophones	89	8%	24%
	Francophones	70	6%	
	Féminisme historique français	95	9%	
Autres abordant d'autres thématiques, en particulier la race, le postcolonialisme ou sur des questions classiques de sociologie	Études sur la race	51	5%	10
	Théorie sociologique	63	6%	
Total citations		1 077	100%	

Source : Classement par catégorie des 1077 citations des 27 textes du corpus.

Tableau 5 : Les citations du corpus par catégorie et par langue d'écriture

Catégorie de citation	Anglophones	Francophones	Autres	Total
Etudes intersectionnelles	52%	44%	4%	100%
Black Feminism	84%	15%	1%	100%
Etudes féministes	30%	70%	0%	100%
Autres	69%	28%	3%	100%
TOTAL GENERAL	54%	44%	2%	100%

Source : Classement par catégorie et par langue des 1077 citations des 27 textes du corpus.

Tableau 6 : Auteu-riche-s les plus cité-e-s du corpus

N°	Nom	N	%
1	Kimberlé Crenshaw	42	3,9%
2	Patricia Hill Collins	28	2,6%
3	Danièle Kergoat	22	2,0%
4	<i>Nouvelles Questions Féministes</i>	19	1,8%
5	Sirma Bilge	18	1,7%
6	Elsa Dorlin	18	1,7%
7	Christine Delphy	17	1,6%
8	bell hooks	17	1,6%
9	Judith Butler	16	1,5%
10	Colette Guillaumin	15	1,4%
11	Nira Yuval-Davis	15	1,4%
12	Éric Fassin	13	1,3%
13	Eléonore Lépinard	12	1,2%
14	<i>Cahiers du Cedref</i>	10	0,9%
15	Danielle Juteau	10	0,9%
15	Danielle Juteau	10	0,9%
16	Leslie McCall	10	0,9%
17	Angela Davis	9	0,8%
18	Hull, Bell & Smith	9	0,8%
19	Combahee River Collective	8	0,7%
20	Jules Falquet	8	0,7%
21	Guénif & Macé	8	0,7%
22	Stuart Hall	8	0,7%
23	Kathy Davis	8	0,7%
24	Audre Lorde	8	0,7%
25	Nicole-Claude Mathieu	8	0,7%
26	Elizabeth Spelman	8	0,7%
27	Gayatri Spivak	8	0,7%
28	Eleni Varikas	8	0,7%
29	Sylvia Walby	8	0,7%

Diffus dans la réception, parfois cités comme simple rappel, les noms de ces chercheuses historiques mettent en avant l'histoire du féminisme majoritaire français. Ils visent à affirmer que l'imbrication entre genre, race et classe a été pensée en France avant l'arrivée de l'intersectionnalité. Pour les publications proches du pôle « ethnicité » en particulier, les appropriations de l'intersectionnalité ont été l'occasion d'une remise en circulation d'un héritage féministe matérialiste. Dans un numéro spécial de *L'Homme & La Société* de 2010 consacré à l'intersectionnalité, les deux coordinatrices donnent ainsi une interprétation féministe matérialiste à l'article de 1991 de Crenshaw, et le mettent en écho avec les travaux des féministes historiques françaises. Pour elles, des chercheuses comme Nicole-Claude Mathieu ou Colette Guillaumin proposaient déjà de penser le « sexe » et la race de manière matérielle. L'intersectionnalité n'est pas perçue comme une nouveauté, mais inscrite dans cet héritage féministe français et utilisée pour souligner l'« actualité du matérialisme », dans une prise de position fidèle aux origines marxistes de la revue accueillant le dossier.

Au pôle « genre », la citation de féministes historiques a pu être mobilisée au contraire dans une perspective critique, afin de démontrer la nécessité d'importer des idées nouvelles pour compléter un cadre de pensée inachevé. Ce type d'appropriation critique du féminisme matérialiste s'est produit avec la traduction des *Cahiers du genre*. Ainsi l'une des importatrices y écrit que Nicole-Claude Mathieu, Christine Delphy ou Colette Guillaumin ont toujours pensé les « femmes » comme une « catégorie homogène », donnant le primat à « la différence sexuelle, celles qui pourraient exister entre les femmes, n'étant jamais l'objet de l'analyse » (*CDG* 2005, 116). Quand des auteur·rice·s du pôle « ethnicité » utilisent l'intersectionnalité pour défendre l'héritage féministe matérialiste français, les chercheur·se·s du pôle « genre » en font la critique pour justifier la traduction de l'intersectionnalité. Mais malgré leurs divergences de posture intellectuelle, les deux pôles ont en commun de visibiliser ces féministes blanches historiques françaises, tout en instrumentalisant les savoirs du *Black feminism* et en invisibilisant les savoirs féministes noirs et minoritaires francophones.

Absences, invisibilités et racialisation dans la réception française de l'intersectionnalité

A partir d'une controverse et de l'analyse des travaux non-cités, il s'agit d'étudier le revers des réceptions françaises de l'intersectionnalité. On vient en effet de voir que l'importation du concept a majoritairement bénéficié à des chercheur·se·s assez bien positionné·e·s du point de vue de la classe et de la race pour s'en faire les introducteur·rice·s dans l'espace français. On a aussi vu comment le concept a été intégré à des généalogies majoritaires, donnant une visibilité nouvelle à des chercheuses blanches issues de la seconde vague du féminisme français. Ces appropriations du concept ont eu des effets sur les manières d'appréhender l'intersectionnalité en France. En particulier, elles ont contribué à la décentrer de son fondement, comme concept féministe noir né d'un savoir situé sur l'oppression. Ce décentrement a fait l'objet de résistances épistémiques, amenant à une contestation des rapports de pouvoir académique. Il se vérifie au regard des citations qui reproduisent l'effacement théorique des recherches sur la race, et plus encore des pensées noires et féministes noires.

Résistances épistémiques et critiques de la réception

L'opposition entre les pôles « genre » et « ethnicité » observée précédemment s'est manifestée par des controverses tout au long de la réception française de l'intersectionnalité. Cela a notamment été le cas lors de la publication d'un article en 2012 dans la revue *Mouvements*, une publication en marge des principaux espaces de la réception. Publié dans un numéro consacré à la « décolonisation des savoirs », cet article dresse une critique de la réception académique française de l'intersectionnalité. Les deux autrices, une sociologue et une anthropologue qui ont soutenu leurs thèses en 2007, étaient toutes deux actives dans les réseaux du pôle « ethnicité », et familiarisées avec les textes du *Black feminism* depuis le début des années 2000.

Leurs recherches doctorales étaient consacrées à des thématiques et des femmes au croisement de différentes oppressions. Écrivant en tant que spécialistes utilisant des approches intersectionnelles, mais aussi comme chercheuses minoritaires, étant originaires d'un pays d'Afrique du Nord ex-colonisé par la France, les autrices analysent les phénomènes d'invisibilisation produits par les traductions françaises du *Black feminism*. Pour elles, ces usages de l'intersectionnalité par des « féministes académiques majoritaires » « ont tous en commun d'effacer l'histoire coloniale française ». Ils se sont fait « sous le joug de l'invisibilisation des savoirs de minoritaires excolonisé-e-s par la France ».

Par ailleurs, alors qu'elles interprètent le *Black feminism* comme une « théorie critique du regard porté par le majoritaire et une remise en cause de sa supposée neutralité », les autrices constatent que les théoricien-ne-s francophones de l'intersectionnalité ont omis d'objectiver leurs positions. Ne précisant pas leur positionnement épistémologique majoritaire, leurs positions de classe favorables au sein du monde académique, ou leurs possibles biais ethnocentristes, culturalistes ou hétérocentristes, ils et elles ont contribué à renouveler le point de vue de l'expert neutre et objectif que le mouvement féministe s'était employé à dénoncer. Bien que l'article mette l'accent sur les conditions raciales et postcoloniales de la production des savoirs, ce sont aussi les rapports de force académique que contestent les autrices. Elles visent particulièrement les importatrices du pôle « genre », lorsqu'elles soulignent les *profits d'appropriation* et le prestige tirés des traductions. Soulignant l'invisibilisation des « savoirs locaux », de l'histoire, des luttes coloniales et postcoloniales liées au contexte français produite par leurs travaux, elles analysent leur discours d'importation comme un « prolongement du traitement hégémonique des "subalternes" ». Pour les autrices, ce discours a eu pour effet l'occultation de certains réseaux académiques, notamment ceux du pôle « ethnicité », au sein duquel des chercheur-se-s ont travaillé sur des questions d'articulation des rapports

sociaux, d'immigration, d'histoire coloniale, de racisme depuis parfois de nombreuses années. Selon elles, le fait que ces chercheuses aient présenté et importé le *Black feminism* comme une pensée « nouvelle », palliant l'absence de mouvements ou de pensées politiques similaires en France, interroge sur les principes scientifique et politique de cumulativité des savoirs et d'historicisation des luttes féministes. Pour l'illustrer, elles prennent l'exemple de l'introduction à l'*Anthologie* française du *Black feminism* qui revendique de répondre à un manque par la traduction de textes étrangers. Pour les autrices, la démarche avant-gardiste de la coordinatrice l'*Anthologie* « a lancé l'idée d'absence d'un *Black feminism* "à la française" ». Or cette idée reviendrait selon elles à oublier « que ce féminisme ne se limite pas à "une couleur" et que des générations de féministes françaises, francophones et du "tiers monde" ont marqué l'Histoire de la France » (2012).

Décentrement des savoirs féministes noirs

Dans la première anthologie en français du *Black feminism*, la coordinatrice justifie en effet le choix de ne pas traduire le terme « *Black feminism* » (par exemple, par « féminisme noir ») par une volonté de « marquer l'absence d'une pensée et d'un mouvement comparable en France ». Elle écrit ensuite cette phrase qui sera largement contestée : « Il n'y a pas eu de "féminisme Noir" en France » (*Anthologie*, 12). L'autrice détaille pourtant des exemples d'histoires de mouvements de femmes africaines, caribéennes, dans les territoires d'outre-mer et « en métropole », citant Awa Thiam, Gerty Archimède et l'Union des femmes Guadeloupéennes, ou encore l'Association caribéenne pour la recherche et l'action féministes (CAFRA) créée en 1985. Nuançant son affirmation, elle note par ailleurs que la sur-présence du féminisme noir-américain « marqu[e] à la fois l'absence, l'ignorance et l'émergence d'un féminisme Noir en France²² » (*Ibid.*, 10). Si elle n'invisibilise donc pas complètement l'histoire des mouvements féministes minoritaires français, la coordinatrice semble limiter sa recherche aux mouve-

22 Elle y voit par exemple une illustration dans le mouvement des Féministes Indigènes qui émerge après 2005 (Ndengue 2009).

ments de femmes noires. Elle ne précise pas que d'autres travaux de femmes noires non-cités ont pu être effacés par l'histoire hégémonique du féminisme français. Elle n'envisage pas non plus les mouvements féministes minoritaires qui auraient pu émerger de la configuration coloniale ou postcoloniale propre à l'ex-empire français.

Plus que l'invisibilisation d'un féminisme noir français, c'est l'invisibilisation de tous les féminismes minoritaires francophones que les autrices de l'article de 2012 remarquent dans l'introduction de l'*Anthologie*. Pour elles, la coordinatrice oublierait « que [le *Black feminism*] ne se rattache pas à "une couleur" » – qu'il ne concerne pas seulement les femmes noires. Cette définition du *Black feminism*, qui décentre le mouvement des luttes de femmes noires, n'est pas l'œuvre des autrices de l'article de 2012. Elles l'empruntent en réalité à la coordinatrice de l'*Anthologie* elle-même, qui écrit dans l'introduction que « par *Black feminism*, il ne faut pas entendre les féministes "noires", mais un courant de pensée politique qui, au sein du féminisme, a défini la domination de genre sans jamais l'isoler des autres rapports de pouvoir ». Déshistoricisant l'ancrage du *Black feminism* dans les luttes de Libération Noire aux États-Unis, elle poursuit en précisant que le mouvement « pouvait comprendre, dans les années 1970, des féministes "chicanas", "natives américaines", "sino-américaines", ou du "tiers monde" » (*Anthologie*, 21). À sa suite, les autrices de l'article de 2012 proposent « de reformuler la question posée pour insister sur les mécanismes d'invisibilisation des travaux des minoritaires », et non seulement des femmes noires. Cette dé-spécification de l'identité Noire (*Blackness*) du *Black feminism* et l'élargissement de ses préoccupations aux féministes et chercheuses minoritaires non-noires représente l'une des grandes complexités de la réception française de l'intersectionnalité. En l'absence de disciplines liées aux études noires, féministes noires ou aux études sur la race, et dans un contexte national d'ignorance de la race et de la question Noire, l'intersectionnalité et le *Black feminism* ont été l'objet de luttes d'appropriations diverses. Celles-ci ont eu en commun, paradoxalement, de les désaffilier de leur centre initial : les savoirs spéci-

fiés des expériences vécues des femmes noires. Ce décentrement s'est redoublé en entretiens par des discours délégitimant les principales théoriciennes de l'intersectionnalité. Dans une conception donnant le primat aux rapports de classe et reproduisant la négation du racisme, il m'a été dit en entretien que l'on pouvait se demander si ces penseuses pouvaient encore réellement être considérées comme « noires », du fait de leurs actuelles positions de classe au sein de l'académie aux États-Unis. Cette idée émise par deux chercheuses proches du pôle « ethnicité » fait écho aux conceptions du *Black feminism* portées par certaines *gatekeepers* nord-américaines dans ces espaces de la réception. Elle renvoie à une interprétation de l'intersectionnalité corrélant l'oppression de race et l'oppression de classe selon laquelle « quand vous êtes bourgeois, vous n'êtes plus noirs, vous êtes blancs socialement » (voir supra). Cette approche mettant en adéquation « ascension sociale » et « blanchiment », pose un lien irréductible entre expérience noire et pauvreté. Essentialiste et réductionniste, elle assimile l'identité noire à l'exploitation en tant que travailleur-se et annule la possibilité de l'intersectionnalité. Elle a pour effet la délégitimation des positions d'intellectuelles féministes noires ayant construit leur notoriété et leur carrière internationale sur les idées du *Black feminism*. Dans le contexte d'études féministes et de recherches sur la race en concurrence et en luttes pour leurs légitimités, on peut se demander si ce discours disqualifiant deux des théoriciennes féministes noires états-uniennes de l'intersectionnalité ne permet pas de conserver la légitimité des praticiennes féministes blanches francophones de l'intersectionnalité déjà en poste. Majoritaires, bourgeoises pour certaines, ces spécialistes du genre, du capitalisme, de la race et de l'ethnicité, ne peuvent en effet pas se prévaloir d'un « savoir situé » en tant que femme ou féministe Noire ou minorisée, sur le *Black feminism*.

Absences des pensées noires et des études francophones sur la race

L'invisibilisation des travaux des chercheur-se-s noir-e-s et minoritaires francophones se confirme lorsque l'on

analyse les citations du corpus. On constate alors la quasi-absence des travaux et luttes historiques de penseur-se-s, auteur-ric-e-s ou militant-e-s noir-e-s et minorisé-e-s francophones. La réception du *Black feminism* aurait pu occasionner, pour les importatrices, une (re)mise en avant de l'histoire des luttes noires et féministes noires en contexte francophone. Ces mouvements et cette histoire sont pourtant quasi absentes des références de ces textes académiques portant sur l'intersectionnalité. Les figures féminines engagées dans des mouvements indépendantistes ou féministes africains, caribéens et métropolitains comme la Coordination des Femmes Noires, le MODEFEN (Mouvement de défense de la femme noire, créé 1981), ou les mouvements de femmes du Cameroun, de la Guadeloupe, de la Martinique, de la Réunion ou encore du Sénégal (Château 2019 ; Dambury 2021 ; Germain et Larcher 2018 ; Ndengue 2016 ; Paris 2019 ; Sow 1997) ; des intellectuelles comme Maryse Condé, Paulette et Jeanne Nardal, Léonora Miano, souvent mobilisées par le mouvement afroféministe français (Larcher 2017) ne sont ainsi pas citées. Seules Gerty Archimède, femme politique et cofondatrice de l'Union des Femmes guadeloupéennes et Awa Thiam, anthropologue sénégalaise, cofondatrice de la Coordination des Femmes noires et autrice de *La parole aux négresses* (1978), sont respectivement citées par une et quatre publications du corpus. De la même manière, les noms masculins connus des mondes noirs francophones, comme Aimé Césaire, Edouard Glissant, Léopold Sédar Senghor, et d'autres auteurs du mouvement de la Négritude sont absents. Frantz Fanon, pourtant largement reconnu en Amérique du Nord et au cœur du renouvellement conjoint des *études postcoloniales* françaises, n'est cité que deux fois sur les 1077 citations. Les chercheur-se-s minoritaires plus contemporains travaillant sur la race semblent tout autant invisibles dans la réception. Pap Ndiaye, qui a publié un livre sur la « condition noire » en 2008, ouvrant potentiellement une conversation sur les *études Noires* en France, n'est pas cité dans le corpus. Fatou Sow, chargée de recherche au CNRS et spécialiste des questions de genre en Afrique, pourtant membre des réseaux du pôle « ethnicité » et proches de certaines passeuses, n'est citée qu'une fois,

pour un ouvrage collectif. La figure historique des études sur la migration Abdelmalek Sayad n'est citée qu'une fois par les sources. Comme le remarquent les autrices de l'article de 2012 étudié, les chercheur-se-s en sciences humaines et sociales émergeant à l'époque, travaillant sur la race ou intégrant des approches de genre et/ou postcoloniales, sont quasi absent-e-s des citations.

En outre, l'invisibilisation des savoirs minoritaires concerne également le travail des groupes antiracistes, féministes ou militants contemporains. Bien que plusieurs chercheur-se-s que j'ai rencontré-e-s soient conscient-e-s de l'existence de mouvements sociaux, afroféministes ou féministes antiracistes, en France, peu de citations relient leur travail à la production politique et théorique de ces mouvements. Cette absence pourrait être liée à la temporalité de l'enquête, conduite à un moment de renouveau des luttes intersectionnelles, mais elle est symptomatique de la réception, qui mobilise essentiellement des références aux mouvements féministes, noirs et antiracistes états-uniens, et mentionne rarement l'histoire des luttes francophones. Ainsi, les seuls travaux cités sont ceux de Zahra Ali sur les féminismes islamiques (2012 ; 1 citation) ; du Groupe du 6 novembre (3 citations) ; du groupe des Lesbiennes *of color* (LOCs) (1 citation) ; du groupe des Féministes Indigènes (2 citations) et d'Houria Bouteldja, ex porte-parole du Parti des Indigènes de la République (2 citations)²³.

En identifiant les auteur-ric-e-s non-cité-e-s, nous pouvons confirmer l'invisibilisation des questions raciales, historiques et politiques françaises et la quasi-absence des pensées et mouvements de femmes noires francophones dans le corpus étudié. La dichotomie, au moment de la traduction, entre race et questions postcoloniales d'un côté, et genre et questions intersectionnelles de l'autre, après la crise politique de 2004-2005, semble s'être reproduite dans la réception. Paradoxalement, les appropriations de l'intersectionnalité ont évacué les questions raciales et (post)coloniales locales, tout en

23 Pour une analyse des mouvements et travaux initiés dans les années 2000 en France par des féministes et des « lesbiennes issues du colonialisme, de l'esclavage et de l'immigration » (Groupe du 6 Novembre), voir Bacchetta 2009 ; Bakshi et Guiné 2017 ; Ndengue 2009.

empêchant d'exprimer les vécus spécifiques des populations noires et minoritaires francophones. Le contraste entre l'hypervisibilité du *Black feminism* et l'invisibilité des penseur-se-s et mouvements locaux minorisé-e-s, et noir-e-s en particulier, est l'un des nombreux enseignements que l'étude de la réception donne sur l'expression académique française du racisme et de l'invisibilisation de l'expérience Noire (Morning et Maneri 2022 ; Niang 2022). Il montre les effets annihilant de l'organisation du savoir en disciplines universitaires (Gordon 2015), et les formes de coalitions qui contribuent à « fabriquer l'absence » des luttes et des pensées noires dans la circulation d'idées qu'elles ont elles-mêmes créées (Terrefe 2023).

Conclusion

Cet article est une invitation à réfléchir aux implications académiques des opérations de traduction de concepts tels que l'intersectionnalité, concepts extraits de la pensée féministe noire, de luttes et d'histoires de résistance ancrées aux États-Unis, et importés dans le contexte contemporain du monde académique français. Le cas de l'intersectionnalité met en évidence les enjeux sociaux de la production de connaissances académiques sur la race et le genre, en montrant comment les rapports de pouvoir locaux peuvent être transformés ou renforcés par la traduction d'idées venues de l'étranger. Avec les traductions de l'intersectionnalité, les rapports sociaux de race ont eu deux types d'expression. Ils ont fonctionné comme *appropriation*, lorsque des universitaires blanc-he-s ont bénéficié symboliquement de l'introduction en France de pensées féministes noires étrangères. Ils se sont aussi exprimés sous la forme d'une *invisibilisation*, lorsque l'intersectionnalité a été décentrée des savoirs et du vécu des membres des groupes qu'elle devait permettre de penser. Dans la réception, l'absence des pensées noires, féministes noires et minoritaires francophones se révèle autant dans les citations du corpus que dans les interprétations de l'intersectionnalité. Elle s'accompagne d'un décentrement plus général de la question raciale française, mesurable à l'absence de citations d'auteur-riche-s francophones spécialisé-e-s.

L'enjeu de cette expression académique du racisme est d'abord idéologique, puisque le double phénomène d'appropriation et d'invisibilisation aboutit au renforcement de paradigmes dominants pour penser la domination au sein des études féministes²⁴. On a vu en effet que le féminisme matérialiste français historique avait connu un renouveau avec l'arrivée de l'intersectionnalité en France²⁵. C'est paradoxal quand on sait que les logiques et les développements historiques du féminisme matérialiste français ont contribué à la négation de la race et du racisme comme principes explicatifs de la domination. Cette négation de la race s'est exprimée dans les mouvements sociaux, par l'altérisation de la cause des féministes noires des années 1970 (Barkat Daoud 2019 ; Château 2019). Elle se constate aujourd'hui encore dans le maintien d'un féminisme majoritaire blanc, malgré sa requalification fréquente en « féminisme intersectionnel » (Mwasi 2018, 29). La négation a aussi eu lieu au niveau académique, les chercheuses minorisées francophones devant travailler, on l'a vu, dans les marges des études féministes majoritaires. Enfin, la négation a eu lieu au niveau théorique, la race étant absente des considérations des féministes historiques, sauf lorsqu'elle a été mise au service d'une réflexion analogique. Ainsi leurs travaux, pour analyser la domination patriarcale, pouvaient reposer sur une analogie entre sexisme et esclavage, ou entre rapports de sexe et rapports de classe²⁶. On peut s'interroger sur les conséquences du maintien du paradigme féministe matérialiste français dans la manière dont les rapports sociaux de « race, genre, classe » peuvent encore aujourd'hui être pensés de manière analogique²⁷. Au-delà des problèmes politiques et épistémologiques que pose le fait de prendre l'esclavage comme simple *figure de la*

24 Par « idéologie » ou « idéologique », je nomme les principes théoriques retenus pour expliquer la domination.

25 Sur la diversité des matérialismes dans le féminisme, voir Michel 2017 ; QTR 2017.

26 Si les analogies n'ont pas le même statut chez Guillaumin, Delphy ou Wittig, elles ont en commun d'instrumentaliser l'histoire de l'esclavage ou du racisme et d'effacer la possibilité de l'intersectionnalité. Pour une discussion sur la question de l'analogie chez Guillaumin, seule à avoir envisagé la race comme rapport en soi, voir Guénif et Bentouhami 2017.

27 Des travaux récents (Beaubatie 2021 ; Jaquet 2014) utilisent par exemple ce raisonnement analogique pour comparer le genre et la classe, mettant en adéquation transition de genre et mobilité sociale, dans un raisonnement qui ne pense pas la race, ni l'expérience et les coûts spécifiques des transitions de genre pour les personnes racialement minorisées (Gabriel 2021).

pensée, la pensée analogique semble contredire fondamentalement l'idée d'intersectionnalité²⁸.

Finalement, cet article a exploré les intersections entre race et classe dans le monde académique. Il a identifié les profits symboliques tirés des entreprises de mise en circulation de savoirs minoritaires. En l'écrivant j'ai souhaité analyser les modalités d'inclusion et d'exclusion des corps et des savoirs féministes noirs « étrangers » au sein d'un espace de production du savoir occidental dominant. Dans un espace universitaire structuré par les critiques de sa blancheur, l'inclusion de corps non-blancs constitue un enjeu politique garantissant la « diversité » de la façade institutionnelle (Ahmed 2009 ; Moore 2017). De la même manière, l'incorporation de l'intersectionnalité à l'arsenal théorique dominant peut être perçue comme une des expressions des reconfigurations du racisme dans l'espace académique (Lewis 2013, 872). Analyser ces recompositions constitue donc un préalable intéressant pour identifier les logiques de tokenisation²⁹, d'appropriation et d'invisibilisation des pensées noires et minoritaires. Faire ces cartographies permet d'avoir un regard réflexif sur nos propres positions, pour maîtriser davantage la circulation et l'utilisation de nos savoirs et de nos êtres au sein de structures de pouvoir en mouvement constant.

Bibliographie

Ahmed, Sara. 2009. « Embodying Diversity : Problems and Paradoxes for Black Feminists ». *Race Ethnicity and Education* 12 (1) : 4152.

Ait Ben Lmadani, Fatima, et Nasima Moujoud. 2012. « Peut-on faire de l'intersectionnalité sans les ex-colonisé-e-s ? » *Mouvements* 72 (4) : 11-21.

Ali, Zahra. 2012. *Féminismes islamiques*. Paris : La Fabrique.

28 Puisqu'elle reproduit la séparation entre racisme, sexisme et capitalisme dans l'analyse du vécu de l'oppression.

29 Le tokenisme renvoie à l'idée de résoudre symboliquement une oppression en incluant un faible nombre de membres issus de groupes minorisés au sein d'espaces valorisés.

Bailey, Moya, et Trudy. 2018. « On Misogynoir : Citation, Erasure, and Plagiarism ». *Feminist Media Studies* 18 (4) : 76268.

Bacchetta Paola. 2009. « Co-Formations : des spatialités de résistance décoloniales chez les lesbiennes "of color" en France ». *Genre, sexualité & société*, n° 1. <http://journals.openedition.org/gss/810>.

Bakshi, Sandeep, et Anouk Guiné. 2017. « Introduction. Colonialité, genre et multiculturalisme : Europe et Amériques ». *Revue du GRIC : EOLLES*, n°8. <https://gric.univ-lehavre.fr/spip.php?article258>.

Barkat Daoud Saïda. 2019. « Savoirs, Représentations & Pratiques d'intervention sur le Sexe altéré des Femmes Noires (France, XVIIe-XXIe siècle). Le dispositif biopolitique de la chirurgie des mutilations sexuelles : technologie de genre, Race, Réparation et Soins ». Thèse de doctorat, EHESS.

Beaubatie, Emmanuel. 2021. *Transfuges de sexe. Passer les frontières du genre*. Paris : La Découverte.

Beling, Marie-Eveline, Yaël Eched, et Rose Ndengue. 2019. « Les Féministes des marges peuvent-elles parler ? Retour sur un "échec" académique et ses implications épistémologiques, et politiques ». *Genre, sexualité & société*, n°22. <https://journals.openedition.org/gss/5816>.

Belkacem, Lila, Saba A. Le Renard, et Myriam Paris. 2016. « Race ». In *Encyclopédie critique du genre*, dirigé par Juliette Rennes, 539-48. Paris : La Découverte.

Bentouhami, Hourya. 2018. « Les féminismes, le voile et la laïcité à la française ». *Socio* n°11 : 117-40.

Bentouhami-Molino, Hourya, et Nacira Guénif-Souilamas. 2017. « Avec Colette Guillaumin : penser les rapports de sexe, race, classe. Les paradoxes de l'analogie ». *Cahiers du Genre* n°63 : 205-19.

- Bentouhami-Molino, Hourya, et Mathias Möschel.** 2017. *Critical race theory : une introduction aux grands textes fondateurs*. Paris : Dalloz.
- Bereni, Laure.** 2012. « Penser la transversalité des mobilisations féministes : l'espace de la cause des femmes ». In *Les féministes de la deuxième vague*, dirigé par Christine Bard, 27-41. Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- Bilge, Sirma.** 2013. « Intersectionality Undone : Saving Intersectionality from Feminist Intersectionality Studies ». *Du Bois Review : Social Science Research on Race* 10 (2) : 405-24.
- Bourdieu, Pierre.** 1984. *Homo Academicus*. Paris : Les Éditions de Minuit.
- _____. 2002. « Les conditions sociales de la circulation internationale des idées ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°145 : 3-8.
- Bouzelmat, Inès.** 2019. « Le sous-champ de la question raciale dans les sciences sociales françaises. Pour une approche sociologique des procès en légitimité scientifique ». *Mouvements*. <https://mouvements.info/le-sous-champ-de-la-question-raciale-dans-les-sciences-sociales-francaises/>
- Butler, Judith.** 2006 [1990]. *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion*. Paris : La Découverte.
- Chartier, Roger.** 2000 [1990]. *Les origines culturelles de la révolution*. Paris : Seuil.
- _____. 2003 [1985]. « Du livre au lire ». In *Pratiques de la lecture*, dirigé par Roger Chartier, 81-119. Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Chateau, Ingrid.** 2019. « Les luttes et organisations de femmes noires en France. Émergence d'un féminisme noir dans les années 1970 ». Mémoire de Master 2, EHESS.
- Collins, Patricia Hill.** 1990. *Black Feminist Thought : Knowledge, Consciousness, and the Politics of Empowerment*. New York : Routledge.
- Collins, Patricia Hill, et Sirma Bilge.** 2016. *Intersectionality*. Cambridge, UK ; Malden, MA : Polity Press.
- Combahee River Collective.** 2017 [1977]. « The Combahee River Collective statement ». In *How we get free. Black feminism and the Combahee River Collective*, dirigé par Keeanga-Yamahtta Taylor, 16-25. Chicago : Haymarket Books.
- Crenshaw, Kimberlé W.** 1989. « Demarginalizing the Intersection of Race and Sex : A Black Feminist Critique of Antidiscrimination Doctrine, Feminist Theory and Antiracist Politics ». *University of Chicago Legal Forum* Iss. 1, Article 8.
- _____. 1991. « Mapping the Margins : Intersectionality, Identity Politics, and Violence against Women of Color ». *Stanford Law Review* 43 (6) : 1241-99.
- _____. 2005 [1991]. « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur ». *Cahiers du Genre* 39 (2) : 51-82.
- _____. 2016 « Les voyages de l'intersectionnalité ». In *L'intersectionnalité : enjeux théoriques et politiques*, dirigé par Farinaz Fassa, Éléonore Lépinard et Marta Roca I Escoda, 29-51. Paris : La Dispute.
- Dambury, Gerty.** 2021. « Reconnaître les spécificités des expériences vécues des femmes noires en France. L'intersectionnalité "en pratiques" des années 1970 à aujourd'hui ». Propos recueillis en octobre 2019 par Fanny Gallot, Hourya Bentouhami-Molino, Théophile Coppet. *Cahiers du Genre* 70 (1) : 185-98.
- Dayan-Herzbrun Sonia.** 2000. « The Issue of the Islamic Headscarf ». In *Women, Immigration and Identities in France*, dirigé par Jane Freedman, et Carri Tarr, 69-82. Oxford & New York : Berg.

- Direnberger, Lucia, et Yvette Onibon Doubogan.** 2022. « Les universitaires béninoises face aux hiérarchies dans la production des savoirs francophones sur le genre ». *Genre, sexualité & société*, n°27. <https://journals.openedition.org/gss/7245>
- Farley, Anthony Paul.** 2005. « Accumulation ». *Michigan Journal of Race and Law Michigan Journal of Race and Law* 11 (51) : 51-73.
- Gabriel, Joao.** 2021. « L'impossible transition : devenir homme, demeurer Autre ». *Monde commun*, n°1 : 92-105.
- Germain, Félix, et Silyane Larcher.** 2018. *Black French women and the struggle for equality, 1848-2016*. Lincoln/Londres : University of Nebraska Press.
- Gordon, Lewis.** 2016 [2006]. *Disciplinary Decadence. Living Thought in Trying Times*. New York : Routledge.
- Guénif-Souilamas, Nacira, et Eric Macé.** 2004. *Les féministes et le garçon arabe*. La Tour d'Aigues : L'Aube.
- Hajjat, Abdellali.** 2021. « Des discours républicains aveugles à la race ? La question raciale entre texte public et texte caché ». *Sociologie* 12 (4) : 419-426.
- Hajjat, Abdellali, et Silyane Larcher**, dir. 2019. *Mouvements*. Dossier « Intersectionnalité ». <https://mouvements.info/intersectionnalite/>
- Hajjat, Abdellali, et Marwan Mohammed.** 2016. *Islamophobie*. Paris : La Découverte.
- Hamel, Christelle.** 2003. « "Faire tourner les meufs" : les viols collectifs dans les discours des agresseurs et des médias ». *Gradhiva*, n°33 : 85-92.
- Harris, Cheryl I.** 1993. « Whiteness as Property ». *Harvard Law Review* 106 (8) : 1707-91.
- Hull, Gloria, Patricia Bell Scott, et Barbara Smith** dir. 1982. *All the Women are White, all the Blacks are Men, but some of us are Brave : Black Women's Studies*. Old Westbury, N.Y. : Feminist Press.
- Jaquet, Chantal.** 2014. *Les Transclasses ou la Non-Reproduction*. Paris : PUF.
- King Deborah.** 1988. « Multiple Jeopardy, Multiple Consciousness : The Context of Black Feminist Ideology ». *Signs : Journal of Women Culture and Society* 14 (1) : 42-72.
- Larcher, Silyane.** 2017. « "Nos vies sont politiques !" L'afrofémisme en France ou la riposte des petites-filles de l'Empire ». *Participations* 19 (3) : 97-127.
- Lewis, Gail.** 2013. « Unsafe Travel : Experiencing Intersectionality and Feminist Displacements ». *Signs* 38 (4) : 869-92.
- Matonti, Frédérique.** 2011. « La méthode skinnérienne ou ce que l'histoire nous apprend sur le concept de liberté ». *Raisons politiques* (43) 3 : 133-50.
- _____. 2012. « Plaidoyer pour une histoire sociale des idées politiques », *Revue d'histoire moderne & contemporaine* (59-4) 5 : 85-104.
- Mayenga, Evélie.** 2017. « De Chicago à Créteil. Traduction et réception françaises de l'intersectionnalité. » Mémoire de Master 2, Université Paris 1.
- Michel, Noémi.** 2017. « [Compte-rendu de] "Analyse critique et féminismes matérialistes", *Cahiers du Genre*, hors-série 2016, coordonné par Annie Bidet-Mordrel, Elsa Galerand, et Danièle Kergoat ». *Comment s'en sortir*, n°4 : 134-36.
- Moore, Mignon R.** 2017. « Women of Color in the Academy : Navigating Multiple Intersections and Multiple Hierarchies ». *Social Problems* 64 (2) : 200-05.

Morning, Ann, et Marcello Maneri. 2022. *An Ugly Word. Rethinking Race in Italy and the United States*. New York : Russell Sage Foundation.

Mwasi. 2018. *Afrofem*. Paris : Syllepses.

Nash, Jennifer C. 2019. *Black Feminism Reimagined : After Intersectionality*. Durham, NC : Duke University Press.

Ndengue, Rose. 2009. « Entre le sexe et la race : le Féminisme Indigène aux prises avec les questions identitaires ». Mémoire de Master 2, Université Lumière Lyon 2.

_____. 2016. « Mobilisations féminines au Cameroun français dans les années 1940-1950 : l'ordre du genre et l'ordre colonial fissurés ». *Le Mouvement Social* 255 (2) : 71-85.

Niang, Mame-Fatou, et Maboula Soumahoro. 2019. « Du besoin de traduire et d'ancrer l'expérience noire dans l'hexagone ». *Africultures*.

Niang, Mame-Fatou. 2022. « Innocence, Ignorance et Arrogance : Les Trois Grâces de l'Anti-Noirité en France. » *Contemporary French and Francophone Studies* 26 (4-5) : 361-74.

Noël, Fania. 2022. *Et maintenant le pouvoir : Un horizon politique afroféministe*. Paris : Cambourakis.

_____. 2023. « Paris Is Burning : Intersectionality, Localization, and Circulation in France ». *Kohl : A Journal for Body and Gender Research* 9 (1) : 184-200.

Paris, Myriam. 2020. *Nous qui versons la vie goutte à goutte : féminismes, économie reproductive et pouvoir colonial à La Réunion*. Paris : Dalloz.

Queer Trans Révolutionnaires (QTR). 2016. « Lutter contre le racisme fait partie des priorités pour les queer et trans raciséEs en France ». 13 novembre. <https://qtresistance.wordpress.com/2016/11/13/lutter-contre-le-racisme-est-une-priorite-pour-les-queer-et-trans-racisees-en-france/>

_____. 2017. « À quoi peut nous servir une approche matérialiste des questions queer et trans (non blanches) ? ». 14 septembre. <https://qtresistance.wordpress.com/2017/09/14/a-quoi-peut-nous-servir-une-approche-materialiste-des-questions-queer-et-trans-non-blanches/>

Quiroz, Lissell. 2019. « Le leurre de l'objectivité scientifique. Lieu d'énonciation et colonialité du savoir. » Colloque « La Production du savoir : formes, légitimations, enjeux et rapport au monde ». Nice, France.

Sapiro, Gisèle. 2019. « Repenser le concept d'autonomie pour la sociologie des biens symboliques ». *Biens symboliques*, n°4. <https://journals.openedition.org/bssg/334>

Smith, Christen A., Erica L. Williams, Imani A. Wadud, Whitney N. L. Pirtle, et The Cite Black Women Collective. 2021. « Cite Black Women : A Critical Praxis (A Statement) ». *Feminist Anthropology* 2 (1) : 1017.

Springer, Kimberly. 2005. *Living for the Revolution : Black Feminist Organizations, 1968-1980*. Durham & Londres : Duke University Press.

Sow, Fatou. 1997. « Les femmes, le sexe de l'État et les enjeux du politique : l'exemple de la régionalisation au Sénégal » *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, n°6. <https://journals.openedition.org/clio/379>

Spivak, Gayatri C. 2009 [1988]. *Les Subalternes peuvent-elles parler ?* Paris : Éditions Amsterdam.

Terrefe, Selamawit D. 2023. « La Fabrique de l'absence : féminisme décolonial et négrophobie. » Propos recueillis par Fania Noël. Collection Passerelles n°24. <https://www.coredem.info/rubrique89.html>

Thiam, Awa. 1978. *La parole aux négresses*. Paris : Denoël.

Tully, James, dir. 1988. *Meaning and Context : Quentin Skinner and His Critics*. Princeton, New Jersey : Princeton University Press.

Zaidman, Claude. 1995. « Institutionnalisation des études féministes ». *Cahiers du CEDREF*, n°4-5 : 131-37.

_____. 2001. « Histoire du CEDREF ». *Les cahiers du CEDREF*, n°10. <https://journals.openedition.org/cedref/328>.